

LA DERNIÈRE FOLIE DE CLAIRE DARLING



Un film de **Julie Bertuccelli**

Avec **Catherine Deneuve, Chiara Mastroianni, Alice Taglioni, Samir Guesmi
Amine Meji**

Sortie: le 6 février 2019

Durée: 95 min

Download photos/ Press server:

<http://www.frenetic.ch/fr/espace-pro/details//++/id/1105>

MEDIA CONTACTS
Eric Bouzigon
eric@filmsuite.net
Tel 044 308 39 08

DISTRIBUTION
FRENETIC FILMS AG
Lagerstrasse 102
8004 Zürich

SYNOPSIS

À Verderonne, petit village de l'Oise, c'est le premier jour de l'été et Claire Darling se réveille persuadée de vivre son dernier jour... Elle décide alors de vider sa maison et brade tout sans distinction, des lampes Tiffany à la pendule de collection. Les objets tant aimés se font l'écho de sa vie tragique et flamboyante. Cette dernière folie fait revenir Marie, sa fille, qu'elle n'a pas vue depuis 20 ans.



ENTRETIEN AVEC JULIE BERTUCCELLI

La Dernière folie de Claire Darling est l'adaptation d'un roman de Lynda Rutledge, Le Dernier vide-grenier de Faith Bass Darling. Qu'est-ce qui vous plaisait dans ce livre ?

Je suis une grande collectionneuse d'objets, je me sens mal dans les appartements trop dépouillés, je suis fan de vide-greniers et de brocantes. Les gens qui y vendent tous ces objets s'exposent sans le savoir, ces objets sont une porte ouverte sur leurs histoires de famille. Ils sont chargés d'un vécu, ils ont une âme, une chair.

Une amie proche m'a offert ce roman qui lui faisait penser à moi. Elle avait vu juste et j'ai plongé dans ce récit tant il offrait une transposition d'histoires et de thèmes qui me touchent : les rapports complexes entre mère et fille, les morts qui nous hantent, les objets et meubles qui nous envahissent et nous servent de mémoire de substitution, les mensonges, les secrets et non-dits de famille qui nous malmènent, la fin de vie qui nous guette, la mémoire qui nous construit, nous emprisonne et nous étouffe à la fois, et l'oubli qui nous attriste mais aussi nous libère et nous allège...

Mon attachement aux objets me vient - à ma décharge ! - de plusieurs générations d'accros. Les maisons de mon enfance étaient remplies de souvenirs incongrus de voyages, d'héritages de famille, de trouvailles et collections. Tant de métaphores, d'attaches sensibles, de souvenirs, de sensations, de symboles d'un temps ou d'un lieu regretté, et de reflets de nos vies, dont il est si difficile de se détacher. Malgré toutes les critiques que je faisais enfant à cette folie pathologique et à ce goût démesuré pour ces attrape-poussières, j'ai attrapé le virus.

C'était le moment pour moi de farfouiller dans ces démons et tourner autour du foisonnement qui m'a construite. Et ma productrice Yaël Fogiel m'y a encouragée !

La dernière folie de votre héroïne consiste à organiser un vide-grenier pour vendre tous les objets qui meublent sa maison.

Je sais à quel point l'accumulation et la collectionnisme aigüe ont un sens très fort : en psychanalyse, on dit que faire une collection c'est conjurer la mort, la repousser toujours, car sans fin on trouvera une nouvelle pièce d'un puzzle sans frontière. Et cet édifice infini, par l'accumulation et sa composition, devient en soi une œuvre, un regard et un sourire sur le monde incongru de nos fabrications humaines. Alors vendre ses objets est un acte d'autant plus fou pour Claire Darling que, comme elle le dit au curé, ils lui ont permis de tenir dans les épreuves de sa vie. Accepter que tous les objets qu'elle a achetés et investis affectivement survivent à sa mort et puissent avoir une autre vie, ce n'est rien moins qu'accepter de mourir.

Son geste est aussi empreint de désinvolture et de liberté...

Cette idée de lâcher-prise me plaisait beaucoup dans le livre. En vendant ses objets pour presque rien, Claire Darling se libère, ne veut laisser d'héritage à personne.

Même si elle prend bien soin de raconter aux acquéreurs l'histoire attachée à chaque objet. Il ne s'agit pas pour elle de brader mais de transmettre.

Pour moi, cet ultime acte de liberté fait écho aux frustrations de sa vie. Un exutoire. Claire Darling avait une vie un peu hors du temps, hors du monde, n'était pas toujours tendre et attentive avec son entourage, sa fille en particulier. Mais c'était pour elle une protection, une carapace. Sans cela, elle se serait liquéfiée. Dans son ultime folie, elle assume ses défauts, ses excès, ses erreurs et se réconcilie avec sa fille...

Les objets sont au cœur de l'intrigue mais ils ne sont pas figés dans une imagerie d'antiquaire.

Je voulais que l'on éprouve leur beauté, leur appartenance à une histoire, comme ces automates, d'autant plus chargés affectivement pour moi que certains dans le film appartenaient à ma grand-mère. Mais dès le scénario, j'ai été vigilante à ne pas tomber dans l'esthétisme et veillé à ce que les objets soient entrelacés dans l'histoire, toujours vus à travers le regard d'un personnage. Chacun d'entre eux offrait l'occasion de raconter une pièce du puzzle de la vie de cette famille, ses enjeux, ses mensonges, ses drames...

De la même manière que les objets, le passé n'est jamais figé dans la reconstitution, mais intégré au présent.

Avec Sophie Fillières, ma co-scénariste, nous avons joué avec les différents niveaux de temps, celui confus et désordonné de la mémoire, et celui du temps unique d'une journée de 24h.

Nous nous sommes attachées à rendre vivantes les irruptions de souvenirs fantomatiques, cette impression d'étrange simultanéité, de présence-absence qui naît à l'occasion d'une situation nouvelle, du croisement d'une silhouette, de la vision d'un objet-madeleine...

L'important n'était pas le passé en tant que tel mais les souvenirs du passé, qui rejaillissent par bribes chez Claire, sa fille ou Martine, l'amie d'enfance brocanteuse.

Les choses ne se sont peut-être pas exactement déroulées comme ça mais peu importe. C'est ainsi qu'elles s'en souviennent, comme des instants concentrés du passé.

Ce récit parallèle nous semblait éclairer, complexifier et enrichir le récit linéaire d'une journée, le dernier jour de cette dame qui voit défiler sa vie... comme on dit que cela arrive, en accéléré, dans un instant fugitif, aux personnes victimes d'accident.

Cette recherche de mise à plat des temporalités était un principe de base que j'ai prolongé à la mise en scène en évitant tout effet. Je voulais être dans une subjectivité totale mais sans pour autant passer par des flous de l'image, des changements d'objectif ou de couleurs, et c'est ainsi que nous avons avancé avec ma chef opératrice Irina Lubtchansky...

Je voulais que les sautes temporelles surviennent très sobrement et que l'on puisse avoir des doutes : est-ce que ça a vraiment eu lieu ? Quand Claire Darling ressort dans le jardin et que le vide grenier a disparu, on peut se demander ce qui est vrai, ce qui ne l'est pas.

Et j'ai ajouté des visions oniriques qui n'étaient pas dans le livre : la farandole des enfants, les vélos dans l'arbre, l'auto tamponneuse... Je voulais que le spectateur puisse se projeter dans différents niveaux de réalité, osciller entre le merveilleux, le conte et le réalisme. Quand Claire a la vision de toutes ces mariées et qu'on la voit soudain au milieu d'elles, on se dit qu'il doit s'agir d'un souvenir. Mais ces autres femmes, qui sont-elles ? Peut-être toutes ces générations de femmes qui ont fantasmé l'amour, qui en ont tant espéré. Et, pour certaines, peut-être vécu des vies comme Claire Darling, pleines de déconvenues, de tragédies et de désillusions.

Ce travail d'entrelacement, j'ai continué de le faire jusqu'au bout avec le monteur, François Gédigier, et le compositeur, Olivier Daviaud.

Il y a aussi cette petite fille qui sort de nulle part et observe cette agitation autour de la maison.

La petite fille qui apparaît de temps en temps était davantage expliquée dans le livre. C'était une sorte de sauvageonne qui habitait au village. Dans le film, ses apparitions sont plus magiques et mystérieuses. Est-ce une petite fille du village qui vient fouiner près du vide-grenier ? Est-ce Claire Darling ou sa fille Marie jeunes ? Ou l'image de l'enfance ? Pareil avec la farandole dans le jardin. Est-elle constituée des enfants actuels du village, ou des enfants qui ont traversé cette maison depuis des siècles ? Leurs vêtements sont-ils de simples déguisements ou des vêtements d'époque ?

Dans sa petite cabane qu'on peut s'imaginer être celle de Marie ou Claire enfant, la petite fille s'invente un monde merveilleux, avec tous ces objets certes chargés de drame et de tension mais qui incarnent le plaisir de jouer et de raconter des histoires.

Votre envie d'insuffler de l'onirisme dans cette histoire vient-elle aussi du fait que vous réalisez par ailleurs beaucoup de documentaires ?

La réalité est d'une cinématographie incroyable, j'ai plaisir à la filmer, je sais à quel point elle est magnifique, qu'il n'y a rien besoin d'inventer tant elle est riche.

Alors quand je fais de la fiction, quel intérêt aurais-je à faire du faux documentaire ? Je tiens beaucoup au réalisme dans les films, je suis très attachée à ce que l'on y croie, que les acteurs ne surjouent pas, qu'il n'y ait pas trop d'effet. Mais pour autant je trouverais inintéressant de faire une fiction qui serait la pure reproduction d'une réalité. Même si on s'inspire d'une histoire vécue, c'est pour la dépasser, lui apporter autre chose. Le filtre de la fiction doit transcender la réalité. Sinon,

autant filmer la vraie histoire, avec les vrais protagonistes. Dans ce film j'ai aimé jouer avec le côté fictionnel et dramatique de l'intrigue en le mêlant au réel : faire jouer Claire et Marie, la mère et la fille, par Catherine Deneuve et Chiara Mastroianni, mais aussi jouer avec mes souvenirs d'enfance en refabriquant du réel...

L'histoire entre cette mère et cette fille se joue aussi dans le présent de cette journée.

En organisant ce vide-grenier, Claire Darling, inconsciemment ou pas, fait revenir sa fille qu'elle n'a pas vue depuis vingt ans. Ces objets, qui cristallisent les tensions qu'elles ont connues, sont l'occasion de reparler du passé, de faire revivre les souvenirs, les questionner, les faire bouger, se les réapproprier... Tant que la mort n'est pas arrivée et que l'on peut encore se parler, tout est possible. Se parler mais pas seulement : se regarder, se toucher physiquement et par l'entremise des objets, comme les enfants qui s'amuse ou se disputent par jeux ou par poupées interposés.

Avez-vous tout de suite pensé à Catherine Deneuve pour incarner Claire Darling ?

Je n'ai pas écrit en pensant à une actrice, j'ai voulu créer un personnage inspiré du livre et entrecroisé avec mon imaginaire personnel. Une fois le scénario fini, quand j'ai commencé à réfléchir aux interprètes, Catherine Deneuve s'est imposée à moi. Elle a une stature, une fantaisie et une immense liberté. Et je savais qu'elle adore les objets, qu'elle est une grande collectionneuse. Il y avait une sorte d'évidence à lui proposer le rôle. Catherine est une actrice exceptionnelle, j'ai adoré travailler avec elle. Elle était très impliquée, donnait des idées sans être intrusive, s'intéressait au film dans sa globalité, pas seulement à son rôle. Une actrice d'une telle intelligence, avec cette expérience du cinéma est un véritable cadeau. J'aime sa silhouette, qui est à la fois pleinement elle et l'incarnation idéale de Claire Darling. Savoir qu'elle vit sa dernière journée redonne à cette femme un regain d'énergie et une joyeuse malice. On ne sait pas si elle perd vraiment la tête ou si elle joue à la perdre. Catherine est très forte pour exprimer cette complexité, cet entre-deux.

C'est la première fois qu'on voit Catherine Deneuve avec des cheveux blancs...

Je tenais à changer son image habituelle. Elle a une allure si jeune, débordante de vie, il fallait la vieillir. Claire Darling vit un peu recluse, elle a abandonné une part de son désir de séduction. Elle continue de se tenir droite et met une belle robe pour son dernier jour mais elle est au bord de perdre pied et la belle chevelure blonde de Deneuve aurait fait toc. J'avais un peu peur qu'elle refuse, mais elle a compris les enjeux et accepté très simplement. Elle reste sublime, lumineuse mais c'était important pour moi qu'il y ait cette acceptation de l'âge de son personnage.

Et le choix de Chiara Mastroianni ?

Là encore, une forme d'évidence. Mais elle était si grande que j'ai d'abord hésité. J'avais peur que la réalité de la vie soit trop présente et efface celle de mon film, que l'on voie d'abord Deneuve et sa fille. Finalement, je lui ai proposé le rôle et ça a été un atout majeur. J'ai adoré ces moments de travail ensemble, en finesse et complicité. Chiara se révèle et s'épanouit dans un jeu intérieur et profond. Ça la rend très émouvante, entre mélancolie et colère. Chiara et Catherine avaient déjà interprété ensemble une mère et sa fille mais pas de manière aussi poussée. Je crois qu'elles en avaient très envie toutes les deux et c'était passionnant pour nous toutes de travailler sur ce double-niveau autour d'une relation complexe et différente de la leur. Cela m'intéressait d'aller chercher une tristesse ou une colère qu'elles n'ont pas dans la vie, d'avoir à retravailler la réalité.

Et Alice Taglioni pour incarner le personnage de Catherine Deneuve jeune ?

Trouver Deneuve jeune était presque de l'ordre de l'impossible ! Catherine Deneuve est une icône avec laquelle on a grandi... On sait comment elle était à vingt, trente ou quarante ans, on l'a vue et on la voit encore dans les films de cette époque. Au départ avec Stéphane Batut, le directeur de casting, on s'était demandé s'il ne fallait pas chercher quelqu'un qui lui ressemble non pas tant physiquement mais dans la présence, l'évocation, la classe. Mais je recherchais une évidence plus

concrète comme c'est le cas il me semble avec Alice qui a une beauté éclatante proche de celle de Deneuve.

Je pense que c'était un défi énorme pour elle de jouer Catherine Deneuve jeune et elle était très excitée à l'idée de le faire. On a beaucoup cherché physiquement le personnage avec l'aide de Nathalie Raoul, la costumière, ainsi qu'avec le maquilleur et le coiffeur, fidèles de Catherine. Il fallait trouver la bonne coupe de cheveux, les bons habits, la bonne silhouette. Et au jeu, on a accentué la ressemblance par la gestuelle et la diction, sans pour autant jouer l'imitation. Alice Taglioni est d'une grande finesse de jeu. Elle est entièrement dans son rôle mais avec douceur, sans jamais surjouer.

Comment avez-vous choisi le reste du casting ?

Samir Guesmi, je le connais depuis longtemps, il travaillait tout jeune avec mon père et on ne s'est jamais perdu de vue, il est sensible et touchant. J'étais très heureuse d'enfin pouvoir lui proposer un rôle. Ce personnage de gendarme, avec son uniforme, me plaisait mais me faisait aussi un peu peur. Je ne voulais pas tomber dans la caricature.

Quant à Laure Calamy, j'aime son potentiel comique et en même temps très terre à terre. C'est un électron libre, elle apporte une énergie vitale, une joie de vivre que l'on a un peu adoucie pour qu'elle s'accorde à la tonalité du film. Laure incarne à merveille ce personnage de brocanteuse qui exprime un autre attachement aux objets, un autre point de vue sur la situation.

Olivier Rabourdin aussi est un acteur fabuleux. En quelques séquences, il arrive à raconter toute une époque, une classe sociale dans laquelle le personnage ne se sent pas à sa place. On voit bien que le mari de Claire n'est pas à l'aise dans sa vie à lui. Il a hérité d'une entreprise, l'argent vient de sa femme. Il veut jouer l'homme fort mais transpire le malaise de celui qui ne réussit pas.

Quant à Johan Leysen, son charme fou, sa douceur et son calme pragmatique étaient parfaits pour évoquer - sans en dire trop - l'idée qu'il y a sûrement eu une histoire d'amour entre Claire et le curé. Et ce fut un grand plaisir de trouver et parfois découvrir les plus jeunes, si formidables, entre ressemblance avec leurs aînés et tempérament intéressant, comme Colomba Giovani, Simon Thomas, Morgan Niquet...

Avez-vous participé au « casting » des objets ?

C'est vrai, il s'agissait presque d'un casting ! J'ai travaillé avec beaucoup de bonheur avec le chef décorateur Emmanuel de Chauvigny, mon collaborateur et ami de longue date. Il a parfaitement su trouver l'atmosphère, les détails autant que les grandes lignes qui allaient donner vie et corps à cette histoire. J'ai pris un plaisir inouï à fouiner avec lui et son équipe, à choisir ces objets. L'horloge éléphant ou les lampes Tiffany étaient dans le roman mais j'ai aussi mis beaucoup de mes collections, comme les animaux empaillés ou les automates. Je me suis également appuyée sur des photos et souvenirs d'objets de famille.

Et puis on a tourné dans la maison de ma grand-mère... Le roman se passe dans un village aux Etats-Unis, mais j'ai vite décidé de faire le film en France et en français, et c'était comme une évidence que cela devait être dans cette maison familiale, je ne pouvais imaginer tourner ailleurs. Comme s'il me fallait cette proximité pour m'ancrer un peu plus dans l'histoire.

Et la présence du cirque au village ?

Le cirque, les animaux et les clowns n'étaient pas du tout dans le roman, j'ai profité qu'il y ait cette fête de village pour ajouter cet univers dont je suis une grande fan. J'aimais qu'au village, il y ait cet autre cirque que celui qui se joue dans cette maison ! Ce sont mes clins d'œil à Iosseliani, à Etaix et à Fellini.

L'épisode de l'exorcisme était-il dans le roman ?

Oui, et c'était d'ailleurs l'une des choses qui m'avait le plus accrochée. Je ne suis pas croyante, vaguement de culture catholique, mais j'aime ces paroles incroyables proférées par le curé lors de l'exorcisme pour chasser les mauvais esprits de la maison. Ces paroles font écho aux différentes quêtes vécues par tous les personnages du film, qui culminent alors et se rejoignent dans le présent de la fête foraine : la brocanteuse hésite à ramener les objets, le gendarme est dans son avion, le feu

d'artifice commence, la maison s'enflamme... Je voulais une fin chorale, avec ce compte à rebours qui concentre le temps alors que le reste du film est éparpillé sur plusieurs époques.

Propos recueillis par Claire Vassé

JULIE BERTUCCELLI



Née en 1968, Julie Bertuccelli suit des études de philosophie puis travaille pendant une dizaine d'années comme assistante à la réalisation sur de nombreux longs métrages, téléfilms et courts métrages, auprès d'Otar Iosseliani, Rithy Panh, Krzysztof Kieslowski, Emmanuel Finkiel, Bertrand Tavernier, Jean-Louis Bertuccelli, Christian de Chalonge, René Féret, Pierre Etaix...

A la suite d'une initiation à la réalisation documentaire en 1993 aux Ateliers Varan, elle réalise une dizaine de documentaires pour Arte, France 3 et France 5 dont UN MÉTIER COMME UN AUTRE, UNE LIBERTÉ !, LA FABRIQUE DES JUGES, BIENVENUE AU GRAND MAGASIN, UN MONDE EN FUSION, OTAR IOSSELIANI, LE MERLE SIFFLEUR, LE MYSTÈRE GLASBERG, ANTOINETTE FOUQUE - QU'EST-CE QU'UNE FEMME ?...

Son premier long métrage de fiction, DEPUIS QU'OTAR EST PARTI..., a été couronné par une vingtaine de prix en France et à l'étranger dont le Grand Prix de la Semaine de la Critique au Festival de Cannes 2003, le César du meilleur premier film, le Prix Marguerite Duras et le Prix Michel d'Ornano.

L'ARBRE, son deuxième long métrage de fiction, tourné en Australie avec Charlotte Gainsbourg, est présenté en clôture du festival de Cannes en 2010.

Elle réalise ensuite deux documentaires pour le cinéma, LA COUR DE BABEL en 2014 et DERNIÈRES NOUVELLES DU COSMOS en 2016, tous deux nommés aux César.

Elle est présidente de la SCAM, Société civile des auteurs multimédia, première femme à y occuper cette fonction.

LA DERNIÈRE FOLIE DE CLAIRE DARLING est son troisième long métrage de fiction.

LISTE ARTISTIQUE

Claire Darling	Catherine DENEUVE
	Alice TAGLIONI
Marie Darling	Chiara MASTROIANNI
	Colomba GIOVANNI
	Mona GOINARD
Amir	Samir GUESMI
	Amine MEJRI
Martine	Laure CALAMY
	Lewine WEBER
Claude Darling	Olivier RABOURDIN
Père Georges	Johan LEYSEN
	Julien CHAVRIAL
Martin Darling	Simon THOMAS
	Joseph FLAMMER
Les jeunes déménageurs	Valentin DÉRIAUD
	Yasin HOUICHA
	Morgan NIQUET
	Jérémy BEUVIN

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Julie Bertuccelli
Scénario	Julie Bertuccelli et Sophie Fillières, d'après le roman 'LE DERNIER VIDE-GRENIER DE FAITH BASS DARLING' de Lynda Rutledge (Edition Jacqueline Chambon, traduit par Laure Manceau)
Adaptation et dialogues	Julie Bertuccelli, Sophie Fillières, Marianne Désert, Marion Doussot
Image	Irina Lubtchansky
Son	Julien Sicart, Nikolas Javelle, Olivier Goinard
Montage	François Gédigier
Décors	Emmanuel de Chauvigny
Costumes	Nathalie Raoul, Jürgen Doering
Maquillage	Cédric Gérard
Coiffure	Jean-Jacques Puchu-Lapeyrade
Scripte	Clémentine Schaeffer
Direction de production	Olivier Hélie
Musique originale	Olivier Daviaud
Produit par	Yaël Fogiel et Laetitia Gonzalez
Une Production	Les Films du Poisson
En coproduction avec	France 2 Cinéma, Pictanovo avec le soutien de la Région Hauts-de-France, Uccelli production
Avec la participation du	Centre national du cinéma et de l'image animée
Avec le soutien de	la Région Ile-de-France, Pyramide, Memento Films international
Avec la participation de	Canal +, Ciné +, France Télévisions
En association avec	Cofinova 14, Sofitvcine 5, Cinecap, Cinemage 12